

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

JOURNAL POUR TOUS.

“ La lecture est le premier des plaisirs. ”

Vol. 1.

OTTAWA, 14 AOUT, 1879.

No. 50

L'HONNÊTE HOMME.

—Monsieur François compte en vous et en mon frère de chauds partisans ; car vous m'obligez à discuter ce que je regarde comme indiscutable. Je ne saurais aimer votre protégé ; je rougirais malgré moi de sa tournure sans élégance ; malgré moi je souffrirais de son manque de savoir-vivre. Vous comprenez maintenant que je ferais mal d'épouser un homme qui ne saurait me rendre heureuse et que surtout je ne saurais point rendre heureux. Bisons donc, mon cher Georges, sur cet entretien et parlons d'autre chose.”

Eile dit ces paroles avec tant de fermeté et de résolution que Georges perdit l'espérance de la ramener à son avis. Il vint rejoindre Emile : et tous les deux se rendirent près du bon François.

François les attendait depuis le matin avec une impatience que l'on comprendra sans peine, puis-qu'il s'agissait pour lui d'un bonheur qu'il rêvait depuis bien des années ; mais sitôt qu'il aperçut ses amis, il comprit que tout espoir était perdu pour lui, et de grosses larmes coulèrent sur ses joues.

“ Hlas ! dit-il, je ne suis point fait pour plaire ! tout de bonheur ne pouvait m'être réservé. Je ne vous en remercie pas moins, mes amis, des preuves d'affection que vous m'avez données dans cette circonstance. Si quelque chose pouvait me consoler de ne point avoir acquis le droit de me dire votre frère, votre amitié me ferait moins souffrir de la cruelle déception que j'éprouve aujourd'hui... Je vous demande comme une grâce de me laisser partir à l'instant même. Vous m'excuserez tous les deux, d'un départ si brusque, près de monsieur Delloye, de monsieur le président et de madame Dorvilliers ; mais je ne me sentirais point le courage de revoir mademoiselle Joséphine ; sa vue me causerait trop de douleurs. ”

François partit en effet quelques heures après pour Paris ; quant à Georges, il emmena, quatre jours après, sa femme à Dunkerque, où le président retourna également, tandis que Joséphine montait en voiture pour aller rejoindre sa marraine.

Emile resta donc encore une fois seul dans sa famille ; mais c'était une douce et bonne solitude que celle qu'il trouvait près de sa mère, de son vieux père, et surtout près de sa femme et de deux enfants chéris.

XVII.

Jusqu'au jour de son mariage, Emile ne s'était attribué aucune part spéciale dans les bénéfices de la tannerie qu'il gérait pour sa famille. Il se regardait comme le simple commanditaire de ses parents et oubliait ses intérêts privés pour ne s'occuper que de l'intérêt commun. Lorsqu'il se maria et qu'il se trouva en possession de la dot de sa femme, ses amis et le vieux docteur Delloye lui-même lui conseillèrent de se mettre à même de recueillir les fruits de son travail, en rachetant à son père la maison de commerce et en la faisant valoir pour son propre compte.

“ Voici plusieurs années, lui disaient-ils, que vous travaillez pour votre famille avec un désintéressement peu commun et sans en recueillir d'autre fruit que votre part dans l'amélioration du bien-être général ; il est temps de mettre un terme à des sacrifices si généreux et de vous occuper de vous-même. ”

Mais Emile leur répondait :

“ Sans doute vous avez raison ; mais alors la petite fortune de ma famille réduite à des fonds que ne ferait plus valoir le commerce, et qui ne rapporteraient que les intérêts ordinaires, suffirait à peine aux besoins de mon père et de ma mère, et partant, je leur rendrais impossibles les moyens de donner une dot à mes sœurs. En agissant comme vous me le conseillez, ce serait sacrifier à mes intérêts l'avenir de ces trois jeunes filles, qui n'ont d'autre protecteur que moi. ”

“ J'ai trouvé, je pense, des moyens de tout concilier et qui présentent des résultats moins funestes. Mon père et ma mère resteront toujours mes associés ; chacune de mes sœurs jouira des mêmes avantages jusqu'au jour de son mariage. Alors je lui rachèterai sa part d'association, et avec le prix de cette part je la dotterai. ”

L'honnête et loyal Emile apportait dans ses rapports une confiance trop grande peut-être, et contre laquelle

ne pouvaient rien même les conseils du docteur Delloye. Incapable de tromper, il ne supposait point aux autres des intentions aussi honteuses. Il lui arriva pourtant une fois de subir cruellement les conséquences de cette bonne foi crédule.

Vers les premiers temps de son arrivée à Cambrai, il entendit, un soir, des sanglots dans une petite rue solitaire qu'il traversait pour rentrer chez lui. Par un sentiment bien naturel, il s'approcha du lieu d'où partaient les sanglots, et vit un homme assis au pied d'une borne avec une femme et deux enfants. Les sanglots qu'il avait entendus, c'étaient la femme et les enfants qui les laissaient éclater. Quant à l'homme, tristement replié sur lui-même, il restait plongé dans une tristesse profonde et silencieuse.

Emile n'eut pas besoin de s'informer de la cause de leur désespoir, c'était la misère : son premier soin fut de leur donner les moyens de se loger et de se nourrir, ce soir-là. Il les conduisit lui-même à une modeste auberge du voisinage, et il apprit de ces malheureux que, ruinés par un incendie, ils avaient dû quitter le village où le chef de leur famille exerçait la profession de charpentier. Emile se rappelait combien les secours donnés par le docteur Delloye à François Muller avaient produit d'effets heureux ; aussi n'hésita-t-il pas à venir en aide au pauvre charpentier.

“ Je vais prendre des informations sur vous dans le village que vous avez habité, lui dit-il ; si comme vous me le protestez elles sont favorables, je vous donnerai les moyens d'exercer ici votre état et d'y faire vivre votre famille. En attendant, venez demain matin chez moi, je vous procurerai de l'ouvrage. ”

Le charpentier vint en effet, et se montra plein de savoir-faire et d'activité. Sur ces entrefaites, arrivèrent des renseignements favorables et qui attestaient la vérité de ce qu'il avait dit : grâce aux avances d'Emile, Jean Huard se trouva bientôt installé dans une petite maison avec un atelier convenable. Quand il eut fini de travailler pour Emile, ce dernier obtint de plusieurs de ses amis qu'ils occupassent son protégé. Bref, cet homme, qui d'abord était seul, fut obligé, pour satisfaire à sa besogne, de prendre avec lui deux ouvriers, et

des lors sa famille et lui menèrent une vie douce et assurée.

Au bout de trois ans, il arriva qu'une commande de travaux considérables fut faite à Jean Huard ; il lui fallait pour entreprendre cette affaire une avance de fonds assez forte, en égard au peu de garantie que présentait un ouvrier sans autre bien au monde que ses outils. Jean eut recours en cette circonstance à Emile, comme il l'avait déjà fait diverses fois pour des sommes moins considérables, et il en obtint les deux mille francs qu'il lui fallait.

Comme il ne savait point écrire, et que d'ailleurs Emile lui avait déjà prêté diverses fois de l'argent sans prendre de reçu, il en fut encore de même cette fois.

Au bout de six mois, Emile, qui depuis ce temps n'avait point vu chez lui Jean Huard, envoya l'un de ses commis pour réclamer la somme prêtée au charpentier ; celui-ci témoigna la surprise la plus grande, déclara qu'il y avait erreur, et dit que jamais il n'avait reçu deux mille francs de monsieur Dorvilliers.

Emile, indigné, renvoya le commis près de Huard, avec menace de recourir aux tribunaux ; Huard persista dans son indigne mensonge.

Quand le commis vint rapporter cette nouvelle réponse du charpentier, Emile se sentit le cœur brisé, car la conduite de ce misérable détruisait en lui la confiance sans bornes qu'il avait toujours mises dans les autres. Plein de colère et de douleur, il fit appeler Huard devant le juge de paix, et là il le somma de lui restituer l'argent qu'il lui avait prêté.

Huard, en face de son bienfaiteur, montra la même effronterie et persévéra dans son mensonge odieux.

"Monsieur Dorvilliers fait erreur, disait-il ; il m'a prêté, diverses fois, des sommes qui, réunies, formeraient un total plus considérable que celui dont il s'agit ; mais elles ont toujours été payées jusqu'au dernier sou."

Le juge de paix connaissait trop bien le noble caractère d'Emile pour le croire capable de réclamer une somme qu'il n'aurait pas prêtée ; mais il ne lui suffisait pas de sa conviction dans le jugement qu'il avait à rendre ; il lui fallait des preuves, et il n'en avait d'autre que la somme portée de la propre main d'Emile sur ses registres, au crédit de Jean Huard. Il fallut donc recourir au serment.

"Monsieur, dit-il au négociant, je vais réclamer de vous le serment ; j'espère qu'après ce témoignage Huard reconnaîtra sa dette."

Huard voulut parler, mais le magistrat ne lui permit point.

Emile s'avança et fit le serment qu'on lui demandait.

Un murmure approbatif se répandit dans l'auditoire, et tous les yeux se tournèrent vers le charpentier.

—Je demande à lire serment aussi, car ma cause est bonne, s'écria-t-il audacieusement.

—Huard, lui dit avec sévérité le magistrat, songez-y bien ; vous allez vous parjurer devant Dieu et devant les hommes, vous allez insulter à votre bienfaiteur. Ce sont là des fautes graves, et dont le souvenir devient terrible à l'heure de la mort et quand on va comparaître devant Dieu. La loi m'oblige à recevoir votre serment, mais songez aux conséquences qu'il peut avoir."

Huard s'avança et prêta le serment au milieu des témoignages d'indignation et de dégoût que manifestait l'auditoire.

Le magistrat renvoya les parties sans rendre de jugement.

On peut se figurer la douleur profonde d'Emile en rentrant chez lui. Ni les douces paroles de sa femme et de sa mère, ni les caresses de ses enfants, ni les consolations de monsieur Delloye ne purent lui porter un peu de consolation.

"Quoi ! s'écriait-il, la vertu n'est donc qu'un vain mot, puisqu'on peut la feindre pendant tant d'années et jeter ensuite le masque que l'on a pris et le fouler aux pieds ! Ou bien la vertu n'est-elle que négative ? la gardons-nous seulement jusqu'au jour de l'épreuve ? Si nous ne devenons pas sur-le-champ vicieux est-ce par l'unique motif que la tentation ne s'est point présentée ? Me faudra-t-il vivre dans une défiance perpétuelle ? ne croire en personne et douter de tout ? Puisque ce misérable m'a trompé, pourquoi tous les autres avec lesquels j'ai des rapports ne me tromperaient-ils point de même ? Non, vous ne savez pas, docteur, ce que je souffre, et les pensées horribles qui m'assiègent.

—C'est là, mon ami, l'effet de la douleur produite par une première déception ; il faut tâcher de vous en rendre maître et de lutter contre les pensées amères qu'elle vous cause ; car, hélas ! plus d'une fois encore dans la vie vous vous heurterez contre de semblables désenchantements. Vous êtes trop confiant peut-être, mais gardez-vous de vous jeter dans l'excès opposé : les conséquences en seraient encore plus funestes. Trop de confiance dans les hommes fait souffrir et navre le cœur et le jetterait vers l'égoïsme. Mon ami, que le ciel vous préserve de ce malheur, car il vaut bien mieux être dupe que de se jouer des autres ; il vaut bien mieux tomber dans les pièges dressés par la foberie et l'improbité que de vivre dans une défiance perpétuelle et d'empoisonner sa vie par le doute.

—Mais à qui donc croire désormais ?

—A qui ? vous le demandez, Emile ? à qui ? Vous voyez à quelle exagération vous porte déjà ce qui vous est arrivé ? A qui ? Parce qu'un inconnu vous a trompé, devez-vous compter pour rien les preuves contraires que vous ont données tant d'honnêtes gens avec lesquels vous êtes chaque jour en rapport ? Un fait isolé doit-il prévaloir sur mille faits différents ? Vos amis, votre famille, ne sont-ils pas des témoignages éclatants en faveur de la vertu ? Quoi ! vous douteriez de cette sainte et noble croyance près de la jeune femme qui s'acquitte de tous ses devoirs d'épouse et de mère avec tant de modestie et de dévouement ? Quoi ! vous qui avez tout sacrifié à votre conscience, vous vous diriez que la conscience n'est qu'un préjugé ? Non, Emile, non.

—Il faut m'excuser, mon ami ; mais, voyez-vous, je suis encore sous l'impression de souvenirs trop vifs et trop récents. J'ai sans cesse présent aux yeux cet homme soutenant, sans trouble, sans la moindre émotion, un mensonge impudent ! J'entends sa voix jurer devant Dieu et devant les hommes, en face du Christ et la main sur son cœur, un parjure odieux !... Oh ! qu'il y a de bon dans le cœur de l'homme !..."

Le docteur prit Emile par la main, et l'emmenant près de la fenêtre qui donnait sur les ateliers, il lui montra la scène touchante qui s'y passait. Monsieur Dorvilliers, courbé par ses infirmités et par l'âge, s'appuyait sur le bras de sa femme presque aussi vieille que lui, parcourait les cuves autour desquelles travaillaient les ouvriers, surveillait leur besogne et recevait partout des témoignages de respect et d'affection ; car on ne pouvait, avec indifférence, voir ce couple sexagénaire, uni depuis tant d'années dans le bonheur comme dans l'infortune, et dont l'existence sans tache avait donné constamment l'exemple de la vertu la plus rigide. Derrière les vieillards marchait la jeune femme d'Emile, vêtue simplement et dont une extrême propreté faisait toute la toilette. Elle était charmante sous sa modeste robe de toile peinte disposée avec une innocente coquetterie ; mais comme la romaine Cornélie, sa plus magnifique parure consistait dans ses enfants, charmantes petites créatures que l'homme le plus indifférent n'aurait pu regarder sans émotion. Jugez donc de la joie qu'éprouvait leur père à les voir ainsi, blonds et frais, entourer Thérèse, et former avec elle un de ces groupes divins de maternité et de poésie, tels qu'en ont parfois reproduit sur leurs toiles glorieuses, et en les appelant Marie et Jésus, Raphaël ou Murillo.

“ Et voilà en présence de quels objets, ajouta non sans véhémence le docteur, voilà en présence de quels objets. Emile, vous doutez de la vertu ! Rétractez donc, arrachez donc de votre cœur ce blasphème contre votre père, contre votre mère, contre votre femme, contre vous-même, Emile ! Car, vous qui avez tant sacrifié à la vertu, êtes-vous en droit de douter de la vertu ? Par devoir, pour tenir saintement une parole sacrée, n'avez-vous renoncé à un amour pur et partagé ? ne vous êtes-vous point, en pleurant, séparé de celle que vous nommiez presque déjà votre femme ? n'êtes-vous point devenu le protecteur d'une orpheline ? Croyez-vous, Emile, que je n'ai point lu dans votre âme les souffrances que vous a causées cette abnégation de vous-même : souffrances que vous dérobiez courageusement à tous les yeux, excepté aux miens, mon ami, parce que j'ai, moi, l'habitude et l'expérience de la douleur. Votre jeune femme ne s'est jamais doutée de rien, car un seul soupçon l'aurait rendue malheureuse ; et vous vouliez qu'elle fût heureuse, vous vouliez qu'elle eût fait votre bonheur !... Encore maintenant, peut-être, quelquefois le souvenir du passé vient-il vous arracher un soupir que vous étouffez, un regret que vous éloignez en pressant votre femme dans vos bras... Et c'est vous qui voulez douter de la vertu ! Autant vaudrait douter de Dieu dont les bienfaits merveilleux nous environnent de toutes parts ; autant vaudrait douter de sa miséricorde, parce que sa foudre éclate quelquefois.”

Tout en reconnaissant la justesse des paroles du docteur, tout en recevant de ses consolations un adoucissement à ses souffrances morales, Emile garda au fond de son cœur la cicatrice de la blessure qu'il avait reçue. Involontairement, une vague défiance s'élevait toujours en lui chaque fois qu'il s'occupait d'une affaire, et il y apportait des précautions qu'il avait négligées jusque-là, comme indignes de lui et de ceux avec lesquels il traitait.

Un jour qu'il parlait de cela au vieux docteur, celui-ci lui répondit :

“ Loin de blâmer ces précautions, Emile, je vous félicite de les prendre. Si vous ne les eussiez point négligées avec le charpentier qui vous a si misérablement trompé, elles lui eussent épargné à lui un vol et un parjure, à vous une déception et bien des chagrins. L'homme est encore plus malheureux qu'il n'est coupable. A la plupart de ceux qui n'ont point reçu d'une saine éducation des principes arrêtés et justes, il faut éviter les occasions de mal faire. Le Fils de Dieu, dans la sublime oraison qu'il a enseignée aux hommes, ne leur dit-il

point de demander à Dieu de ne point les exposer à la tentation : *Et ne nos inducas in tentationem.*

—Selon vous, la vertu a donc besoin de l'éducation pour naître dans le cœur de l'homme ? Elle ne s'y trouve donc point innée ?

—A Dieu ne plaise, mon cher Emile, que je professe une pareille doctrine ! Dieu a mis en nous la conscience du bien et du mal, c'est-à-dire qu'il nous a donné l'amour de la vertu et l'aversion du vice. Seulement l'éducation peut, selon qu'elle est sage ou mauvaise, développer ou pervertir le premier de ces sentiments et accroître ou atténuer le second. Mais, par éducation, je n'entends point seulement celle que l'on reçoit des préceptes et des livres, j'entends bien plus encore celle que l'on reçoit des exemples.

“ Telle pauvre mère de famille qui ne sait pas lire peut, par son admirable bon sens et par sa propre conduite, enseigner la vertu plus clairement et plus victorieusement à sa famille que l'homme le plus érudit et le plus versé dans la philosophie.

“ Il est plus d'un dévouement sublime, plus d'un acte héroïque qui prend sa source dans cette éducation grossière et incomplète en apparence. Que d'exemples de ce genre les prix de vertu institués par monsieur de Monthyon n'ont-ils pas révélés à la nation émerveillée et attendrie ! Et cependant, mon ami, tous ces actes de générosité par lesquels de pauvres femmes se dévouent à soigner des malades, à devenir mères d'orphelins, à partager le pain qu'elles gagnent avec des vieillards impotents, étaient destinés à rester ensevelis dans une obscurité profonde et sont inspirés par cet enseignement de l'exemple dont je vous parle.

“ Moi-même je sais une aventure touchante et dont les deux héros étaient de pauvres créatures ridicules en apparence et dont les dehors grotesques auraient prêté à rire. L'histoire que je vais conter est celle d'une vieille servante laide et bavarde, et d'un vieux apothicaire. Je la tiens de témoins dignes de foi, et moi-même j'ai pu vérifier l'exactitude des faits que je vais vous dire.

A continuer.

—o—

LE DOCTEUR TRIFONE.

A mon ami Aug. Durieu.

“ Je vous le répète, docteur, lady Stanley n'a que la maladie de la peur, un mal terrible il est vrai, et c'est ce dont il faut la guérir à tout prix.

—Mais, fit Trifone avec un calme parfait, qui vous dit que lady Stanley ne soit pas réellement atteinte d'une affection sérieuse ?”

Sir William devint extrêmement pâle. “ Qui me le dit ? mais l'assurance des médecins qui ont été appelés.”

Trifone arrêta sur le jeune homme un regard si étrangement moqueur, que sir William perdit un peu de son aplomb.

“ Est-ce vous qui avez conseillé à lady Stanley de s'adresser à moi ?

—Non, répliqua-t-il hardiment ; c'est une amie que lady Jane a rencontrée à Florence, qui l'a engagée à venir à Naples vous demander une consultation.

—Entin quel service attendez-vous de moi ? car je ne saurais vous comprendre.

—Lady Stanley paraît avoir une extrême confiance dans votre talent, docteur : je suis persuadé que si vous lui affirmez que le malaise qu'elle éprouve n'a rien de dangereux, elle se rétablira promptement.

—Lady Stanley a-t-elle des enfants ?

—Oui, une petite fille pour laquelle elle a une véritable adoration.

—Et, continua Trifone, c'est là toute sa famille ?

—Oui, docteur.

—Si je vous interroge ainsi, ce n'est pas sans raison sérieuse : on cache le plus souvent à un parent la situation réelle d'un malade aimé ; mais on met plus de franchise avec un étranger. Les médecins vous ont dit déjà leur opinion sur la situation de lady Stanley ; je vous dirai la mienne, et vous connaîtrez la réalité, heureuse ou triste.”

William se leva.

“ Heureux ou triste, reprit-il d'une voix mal assurée.

—Je vous l'affirme.

—Mais lady Stanley l'ignorera toujours, n'est-ce pas ?

—Oui, dit Trifone ; et prenant sur la cheminée un stéthoscope de cèdre : Tenez, monsieur, à l'aide de ce petit instrument nous lisons parfois au travers du corps humain aussi clairement que dans le livre de la vie. Mais que nous ayons vu l'empreinte certaine de la mort, ou les ressources de la jeunesse et de la vitalité, notre visage reste toujours souriant et impénétrable.

“ J'espère, continua-t-il que vos suppositions sont justes, et que lady Stanley n'est malade que de l'imagination, une terrible maladie, comme le disait votre honneur, mais dont on guérit. Lady Stanley est jeune sans doute ?

—Elle a vingt-deux ans.

—Eh bien ! elle peut songer à se remarier, continua Trifone en observant le gentlemen, et je serais peut-être le premier à le lui conseiller, si un marchand de vulnéraire pouvait donner un conseil à une grande dame.

—Oh ! pas de fausse modestie, docteur, dit vivement sir William, je puis vous répondre d'avance de toute l'indulgence de lady Stanley.

—J'en aurai sans doute grand besoin.

—Ainsi vous viendrez demain à l'hôtel Vittoria ?

—Vous pouvez y compter,” continua Trifone en commençant à décharger ses poches de la recette de la journée, et en empilant sur une table les ducats, les grans et les carlinos.

Et comme sir William le regardait faire en souriant :

“ Avouez, Sir William, que je suis pour vous un personnage étrange, et que tout ce que vous voyez vous jette dans une

véritable stupéfaction. Que voulez-vous, ma vie est de toutes pièces comme le manteau d'arlequin ; c'est une anomalie, une contradiction perpétuelle dont je ne me rends pas toujours bien compte moi-même.

— Ah ! vous êtes amateur de tableaux, docteur, reprit sir William en se penchant pour regarder une petite toile accrochée contre la muraille.

— Oh ! très-modeste, votre honneur ; seulement, je crois n'avoir que de bonnes choses.

— Mais vous possédez là un magnifique *Lantara*, docteur.

— Oui, dit Trifone en regardant le tableau avec complaisance, c'est une de ses meilleurs toiles... C'est bien là le ton bleuâtre et argenté des belles nuits d'Espagne.

— Vous êtes allé en Espagne, docteur ?

— Oh ! j'ai été un peu partout. Tenez, j'ai encore une ébauche de Zarbaran assez vigoureuse, et un Bacchus d'Alonzo Cana d'une richesse de coloris vraiment extraordinaire. Tout en parlant, Trifone prenait un des candélabres de la cheminée, et mettait en lumière deux véritables chefs-d'œuvre.

— "C'est merveilleux," s'écria sir William enthousiasme.

Le docteur ne fit pas semblant de s'apercevoir de l'étonnement de son hôte, et continuant ses fonctions de cicérone, il montra au jeune homme un Annibal Carrache, un Guido Reni, deux ébauches de Paul Véronèse, et une douzaine de petites toiles signées Mieris, Swanwelt, Berghem et Ruysdaël.

— A continuer.

Voici un curieux calcul rétro-pectif fait à propos de la guerre franco-prussienne :

C'est en 1618 qu'eut lieu le démembrement de l'Allemagne et que l'Alsace fut annexée à la France.

C'est en 1681 que la France prit Strasbourg.

C'est en 1744 que la France s'allia à la Prusse pour faire la guerre à l'Autriche.

C'est en 1807 que la Prusse fut battue par la France.

C'est en 1870 que la Prusse infligea ses plus grands revers à la France, détrôna le neveu du vainqueur de 1807 et s'empara de l'Alsace et de la Lorraine.

Maintenant on remarquera que le laps de temps écoulé entre ces dates est le même.

De 1618 à 1681..... 63 ans.
 " 1681 à 1744..... 63 ans.
 " 1744 à 1807..... 63 ans.
 " 1807 à 1870..... 63 ans.

Additionnez chacun des chiffres de ces différentes années, et vous aurez :

1618 — 16
 1681 — 16
 1744 — 16
 1807 — 16
 1870 — 16

Naissance de l'Empire.
 1852 — 16

Couronnement de Guillaume, roi de Prusse.

1861 — 16

A NOS ABONNÉS.

Nous voici arrivés à la fin de notre première année d'existence.

Cet ALBUM que vous avez, lecteurs, pour ainsi dire fondé, puisque vous en avez été les premiers abonnés, puisque vous avez soutenu nos premiers pas, a eu plus de succès qu'il ne méritait peut-être.

Succès oblige.

En vivant, d'ailleurs, nous avons appris à vivre.

Beaucoup d'entre vous, qu'ils daignent ici en recevoir nos très-sincères remerciements, nous ont donné de l'aide, des bons conseils et de l'encouragement. Nous tenons compte de ces sentiments et nous en profiterons pour suivre la voie que nous nous sommes efforcés de suivre jusqu'à présent, c'est-à-dire de faire de notre publication un véritable journal de famille.

Nous nous ferons une loi absolue de ne rien reproduire qui puisse blesser la morale. Nous espérons prouver par notre exemple qu'on peut être amusant, intéressant, pathétique, sans cesser d'être décent et honnête.

Dans le second volume nous publierons une petite comédie, dont l'action se passe, ici même à Ottawa.

Les travers que l'auteur daube ne sont pas particuliers à notre localité, ni à ceux de notre origine, ils se retrouvent partout, où il y a un groupe d'hommes tant soit peu considérable. Mais aussi, ici, comme ailleurs, en regardant un peu autour de soi, on trouvera bien certainement quelques uns de nos concitoyens, des deux origines, qui pourrait servir de modèles à nos personnages. Jouée avec l'entrain convenable, cette comédie, nous n'en doutons pas aurait un bon succès et donnerait à son auditoire un bon quart d'heure de franc rire aux dépens des Toupets de notre localité.

Nous comptons sur le zèle de nos abonnés pour nous aider à introduire notre journal dans toutes les familles canadiennes. Plus le nombre de nos abonnés sera considérable, plus aussi il nous sera possible d'améliorer et d'augmenter notre journal et peut-être de pouvoir donner des illustrations de temps à autre.

Le premier numéro du second volume ne paraîtra que dans une quinzaine de jours, et nous profiterons de ce laps de temps pour aller à Québec renouveler les abonnements et en solliciter de nouveaux. Dans les autres villes et paroisses où nos abonnés ne sont pas assez nombreux pour encourir les frais d'aller les visiter, nous espérons qu'ils nous feront parvenir, le plus vite possible, le montant de leur souscription.

Nous prions les personnes qui ne recevraient pas leur journal régulièrement de nous en avvertir sans délai, afin que nous sachions sur qui tombe la faute car pour notre part notre journal est expédié régulièrement toutes les semaines.

Nous profiterons de cela pour avvertir les Maîtres de Poste et Postillons que si nous les trouvons en défaut, que nous sommes pas loin de l'Hon. Maître Général des Postes, et que nous lui transmettrons vite les plaintes que nous recevrons à l'avenir ; mais d'un autre côté aussi, il ne faut pas que les abonnés laisse gaspiller

leur papier et qu'ensuite ils viennent nous dire qu'ils ne l'ont pas reçu, comme cela s'est déjà fait. Nous parlons avec connaissance de cause.

Afin d'éviter toute erreur, le renvoi du journal devra se faire à l'avenir directement à l'Éditeur propriétaire par lettre ou Carte-Poste.

Nous ferons tirer au sort par tous nos souscripteurs, dans le courant de l'année, sous forme de *Primo*, un *Guéridou* (petite table pour pot de fleurs) évalué à \$5, semblable à celui que nous avons donné pour le Bazar de l'Institut Canadien de cette ville.

Voir les conditions d'abonnement au bas de cette page.

P. NAP. BUREAU,

Éditeur-Propriétaire

RECETTE POUR TROUVER UN MARI.

Plus de sens commun et moins d'esprit ;
 Plus d'occupations utiles et moins de musique ;

Scruter les mystères du ménage et moins les "Mystères de Paris" ;

Raccourcir ses chemises et ses bas et ne pas faire de bracelets ;

Lire le "Journal pour tous" et abandonner les journaux à la mode ;

Ne pas étaler des toilettes qui offraient la bourse des candidats au mariage ;

Prouver enfin aux hommes qu'ils trouveront une aide dans leur épouse et non un embarras.

Quand les femmes seront bien convaincues de la bonté de cette recette, le nombre des candidatures diminuera.

.

Un groupe de naufragés, rappelant ceux de la Méduse, erre depuis cinq jours sur un radeau, en proie à toutes les tortures de la faim.

L'heure fatale arrive où suivant l'usage, les infortunés tirent au sort à qui servira de nourriture à ses compagnons. Le naufrage désigné voit immédiatement six couteaux féroces et impatients se lever sur sa poitrine.

Alors, pâle, mais résolu :

— Je suis prêt à mourir, dit-il mais vos bras peuvent trembler. Donnez-moi un pistolet : je vais me brûler la cervelle.

A ces mots, un des assistants, s'écrie sur un ton de protestation énergique :

— Non ! non ! je m'y oppose ! C'est le morceau que j'aime le mieux.

JOURNAL POUR TOUS

ALBUM LITTÉRAIRE.

Publié tous les Jendis à Ottawa, Ont.,

par P. NAP. BUREAU.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT :

Un an..... { 0 50
 Six mois..... 0 25
 Un numéro..... 0 02

L'abonnement est strictement payable d'avance.

Toutes lettres, envois d'argent, etc., devront être adressés au sousigné.

P. NAP. BUREAU,

170 1/2 rue Sparks, Ottawa.